

La plante humaine de Pierre Hébert Résister par le regard

Philippe Gajan

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23679ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gajan, P. (2000). Compte rendu de [*La plante humaine* de Pierre Hébert : résister par le regard]. *24 images*, (100), 23–23.

LA PLANTE HUMAINE

de Pierre Hébert

Résister par le regard

«J'aime trop les zones frontalières pour vouloir effacer les frontières. [...] Il s'agit de les prendre dans leur historicité, c'est-à-dire sous l'angle où elles peuvent être mises en crise. Les frontières sont en effet lieux de contrebande, de migrations clandestines et de guerres.»¹



Si *La plante humaine* peut être, à mon sens, considéré comme une œuvre phare, c'est avant tout parce qu'elle s'inscrit dans la continuité d'une histoire du cinéma québécois forte et digne — et je pense dans ce cas à l'héritage de Norman McLaren (la gravure sur pellicule) et de Gilles Groulx (les extraits d'*Au pays de Zom*, mais surtout une certaine éthique) — et que, dans un même mouvement, elle s'ancre dans un présent immédiat. C'est de ce présent qu'il faut donc parler, un présent que nient bon nombre de films québécois récents, ceux-ci préférant se vautrer dans une certaine conformité au discours dominant en propageant l'illusion d'un Québec entre mythes et clichés, un Québec singulièrement fermé sur lui-même. Pourquoi ne pas le dire? Une cinématographie se doit de prendre des risques dans sa forme comme dans son propos, affirmant alors sa propre existence d'une part et sa propre pertinence d'autre part.

À la fois intemporelle et urgente donc, l'œuvre de Pierre Hébert fascine et éveille dans la mesure où elle s'adresse aux sens comme à la réflexion en démontrant sa capacité de s'ouvrir à aujourd'hui et à demain, à ici et à ailleurs, dans ce cas à l'aide d'un discours à la fois ample et aiguisé sur notre société de communication et sur notre rapport au réel, un discours ouvert qui laisse respirer de larges interstices dans lesquels peut s'engouffrer le spectateur.

Long, le film de Pierre Hébert? Long, oui, de cette possibilité offerte au spectateur d'entrer en dialogue, en résonance avec l'œuvre, de l'accompagner et d'être accompagné par elle, en bref de faire un bout de chemin avec elle, en se donnant le temps, une denrée rare, il faut en convenir. Qualité rare donc, qui place le film *La plante humaine* dans une catégorie à part, et qui le différencie de bien d'autres qui, par le rythme effréné qu'ils instaurent, nient la possibilité du développement d'une pensée, préférant imposer leur «réalité» afin, surtout, de ne pas se mettre en danger.

À bien y penser d'ailleurs, les films québécois qui m'ont accompagné depuis mon arrivée au Québec en 1994 ont tous en partage une conscience à la fois du temps, de la frontière et de l'ambiguïté du rapport au réel. Les documentaires impressionnistes de Lucie Lambert, *Sans raison apparente* de Jean Chabot, les films de Robert Morin, le dernier Carle ou encore le dernier Forcier parmi d'autres sont des œuvres responsables. Responsables d'ailleurs en pre-

mier lieu de ne pas prendre leur public pour des clients de parc d'attractions, pour des consommateurs de prêt-à-jeter.

Mais si j'ai choisi de parler de *La plante humaine*, c'est que ce film plus que tout autre met justement au centre de ses préoccupations l'impossibilité de croire en la vérité d'une médiation dans ce fameux rapport au réel (la télévision par exemple et son déversement continu d'images désormais privées de référents), préférant l'interroger, le suspecter ou encore le confronter. En inversant les codes usuels de représentation (le héros, Michel, est représenté dans sa vie quotidienne au moyen de l'animation alors qu'il rêve en prise de vues réelles, code de représentation censé être plus réaliste), Pierre Hébert redouble son discours sur notre rapport au réel par la forme, une esthétique et dans ce cas une éthique, où notre propre regard doit se positionner sous peine de s'égarer. Je n'irai pas jusqu'à dire que le cinéaste joue avec nos sens, mais en tout cas il ne les nie pas et ce faisant, il nous renvoie cette fameuse question de la responsabilité. Car si le spectateur n'est pas responsable de ce qu'il voit et donc par exemple des images de la guerre du Golfe diffusées par CNN, il n'en reste pas moins maître de sa propre croyance en la véracité de ce qu'elles représentent. *La plante humaine* devient dès lors une invitation à résister par le regard comme par la pensée. ■

1. Pierre Hébert, *L'ange et l'automate, Les 400 coups*, Laval (Québec), 1999, p. 46.